

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre pour Marionnettes

LES ANNALES



VIENDRONT-ILS CE SOIR ?...

Dessin de A. CAHARD

19 Mai 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS. Le N° 30 Centimes

SOMMAIRE



TEXTE

La Femme et le Foyer :
Les Variétés du Gilet. Simonne. B...

Notes de la Semaine :
L'Art de ravitailler. Bonhomme CHRYSALE

Les Événements. Léon PLÉE

Les Économies et l'Alimentation en temps de guerre. Augusta MOLL-WEISS

Les Maisons Claires. Yvonne SARCEY

Pensées brèves. Gustave LE BON

L'Alsace telle qu'elle est (XI).
L'Élite alsacienne. M^{re} HERSCHER

Coins de Pages :
Les Trois Sœurs. Abel HERMANT

Les Échos. SERGINES

L'Empire des Mers. Lord BYRON

Pages oubliées :
Les Fauteuils. SAINT-BEUVE

Créateurs d'anarchie. Maurice BARRÈS

L'Arménie martyre :
La Caravane. P.-SIMON ÉRÉMIAN

À Simon Érémiàn. Jean AICARD

Guignol et la Guerre. Jean ÉMILE-BAYARD

Guignol chez soi. Gaston CONY

Les Livres. Roland de MARÈS

Les Poèmes :
Jules TRUFFIER
SILVAIN
Juana RICHARD-LESLIDE

Le Retour de Linou, roman (suite). François FABIÉ

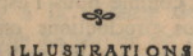
Revue Financière de la Semaine.



THÉÂTRE

SOUS LES OBUS

Pièce en un acte et en vers,
pour marionnettes,
par GASTON CONY.



ILLUSTRATIONS

M. Victor Boret, ministre du Ravitaillement.

Dans les Flandres. — Après le raid de Zeebrugge.

L'Arménie martyre. — Types d'Arméniens.

Le Guignol de la guerre des Buttes-Chaumont.

La Femme et le Foyer.
Escarmouches, par Henriot.

Couverture :

Viendront-ils ce soir?
Dessin de A. Cahard.

Notes de la Semaine



L'Art de ravitailler

J'AI eu le plaisir de déjeuner avec M. le ministre du Ravitaillement. Ce repas était excellent mais exempt de toute superfluité. Il comportait le nombre de plats réglementaire et quoique les hors-d'œuvre fussent un peu trop abondants, le ministre put se mettre à table sans que sa conscience s'alarmât. Il ajouta au poisson et au poulet le ragoût d'une conversation instructive, familière, enjouée et sérieuse. M. Victor Boret, jeune encore, supporte, sans en être écrasé, l'un des fardeaux les plus lourds de la République. Il se couche longtemps après minuit. Dès sept heures il se lève ; son labour commence, labour compliqué par la routine des mauvaises organisations, par la coalition des intérêts que menacent les réformes, par l'abus de l'ingérence parlementaire et l'inertie des bureaux. A ces forces hostiles le ministre oppose l'expérience d'un homme qui a lutté pour lui-même avant de s'occuper des affaires de l'État. Pressé d'interrogations, il nous a conté sa vie. Ce récit, débité d'un ton modeste et presque timide, fut charmant et mérita d'être reproduit, car il peut servir d'exemple.

M. Boret, né en 1872, fils d'un négociant de Saumur, semblait voué au commerce. L'étude des sciences le tenta. Il s'acheminait vers l'École Polytechnique, lorsqu'une grave maladie, modérant ses ambitions, l'amena à suivre tout simplement la carrière paternelle. Il s'y prépara en voyageant. Il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie ; il y séjourna ; il apprit l'agriculture, la métallurgie, l'assurance maritime ; il endossa le bourgeron de l'ouvrier, la blouse du commis. A son retour, il parlait trois langues, s'était initié aux méthodes modernes et, son service militaire accompli, il reprenait la maison qu'il pouvait désormais diriger avec autorité et compétence. Il la développa rapidement, joignit à la vente des grains la culture des semences sélectionnées ; il créa des chambres syndicales, mais ayant eu à solliciter des administrations publiques quelques décisions urgentes, il comprit bien vite qu'il n'obtiendrait rien d'elles s'il ne parvenait à leur imposer sa volonté. Là où le simple citoyen avait échoué, triompherait sans doute le membre du Parlement. Et c'est ainsi qu'il entra dans la politique. Les électeurs de l'arrondissement de Loudun l'envoyèrent siéger au Palais-Bourbon. Il y fit une besogne obscure mais utile, ignoré de la foule, estimé de ses collègues. Ceux-ci appréciaient la netteté, la largeur de vue, la hardiesse, l'esprit d'initiative de ce député qui n'était, par hasard, ni avocat, ni médecin. M. Clemenceau, cherchant un spécialiste, lui offrit de commander un des vaisseaux — non le moindre — de sa flotte. M. Boret n'a pas fait naufrage. Il réussit. Ses ennemis, dont le nombre grossit chaque jour, ne sont

pas encore parvenus à le torpiller. Les con-sommateurs qu'il moleste ne le haïssent point. Il fait, en somme, peser sur eux les restrictions qu'Edouard Herriot jugeait nécessaires. Mais la foule finit par se résigner à l'inévitable. Ce qu'elle repoussait d'abord, elle comprend qu'il faut l'accepter. Je ne diminuerai pas le nouveau ministre, si j'affirme que les tentatives de ses prédécesseurs facilitent la tâche qu'il a à remplir. Il en convient d'ailleurs et rend justice avec bonne grâce à leurs efforts.

Et demain ?...

Les questions se pressent ; elles accablent notre interlocuteur et lui laissent à peine le temps de manger. Souffrirons-nous davantage ou bien arrivons-nous au maximum des privations que nous inflige la durée de cette terrible épreuve ? Les pronostics de M. Boret sont assez rassurants. Les récoltes françaises s'annoncent copieuses. L'Angleterre construit des bateaux. L'Amérique possède d'inépuisables trésors. Pourtant, ne nous hâtons pas de nous réjouir. C'est aussitôt la guerre finie que nous aurons à subir les pires désagréments. Alors, l'Europe affamée se disputera les matières premières et les provisions de bouche. Une âpre concurrence provoquera la raréfaction des produits et la disette. L'équilibre ne se rétablira qu'au bout de plusieurs années. Mais la crise passée, un avenir superbe nous est promis. Le « grand ravitailleur » trace à nos yeux éblouis le magique tableau d'une France régénérée et prospère. Les paysans, enrichis par la vente à haut prix des fruits du sol, emploieront intelligemment leurs ressources ; ils achèteront des machines, apprendront à améliorer les procédés de culture. Le soldat, pendant les longues heures de repos, au cantonnement, aura beaucoup lu, beaucoup réfléchi. Il reviendra à ses champs transformé, mieux instruit, imprégné d'idées neuves, dévoré de besoins insoupçonnés. Les économies qui se seront amassées entre les mains de la ménagère lui permettront de rebâtir sa maison, de l'élargir, de l'orner. Il prendra le goût du confort. Le foyer, plus attrayant, retiendra ceux qui y vivront plus heureux. La migration vers les villes diminuera. La vieille Gaule agricole puisera dans son terroir reconstitué les éléments d'une fortune réparatrice. Ainsi s'effaceront jusqu'aux traces de ses cruelles blessures.

Le peuple des usines ?... Moins prévoyant, impatient de jouir, il gaspille ses salaires. Mais ne peut-on espérer qu'il s'inspirera, lui aussi, des sages méthodes, et que, guéri des décevantes chimères, il organisera, sur des bases équitables et pratiques, son existence future ? Associations, groupements d'intérêts, coopératives, œuvres d'assistance mutuelle, habitude et utilisation judicieuse de l'épargne. Que d'entreprises à mûrir, que de sillons à creuser !

Ces beaux rêves, éclos dans le cerveau d'un ministre démocrate, se réaliseront-ils ? L'image en est consolante. C'est du très bon optimisme...

LE BONHOMME CHRYSALE.



Arméniens fuyant les persécutions turques.
A gauche et à droite : Types d'Arméniens.

LA CARAVANE

A M. Jean Aicard.

La caravane dort silencieuse. A l'avant, une lanterne se balance au bout d'un poteau. Le vent siffle d'une voix monotone. La mort, en riant, poursuit mon peuple échappé aux massacres.

O mon Dieu, toi qui sèches les larmes des biches et des gazelles, pourquoi donc imposer un sort aussi sombre à nos cœurs resplendissants de lumière?

Les exilés quittent la patrie sans espoir de retourner.

O caravane, marche vers l'inconnu; la mort est ton guide, la mort est ton appui. O mon peuple, ton bonheur se cache au fond du tombeau.

Les portes d'or de la pitié ne s'ouvriront jamais.

L'Arménie Martyre

Le Monde s'émeut de voir la malheureuse Arménie retomber sous le joug turc. L'ère des persécutions atroces et des massacres va se rouvrir. Déjà de sinistres nouvelles nous arrivent de ce peuple torturé.

M. Jean Aicard avait composé, l'an dernier, de nobles strophes où les misères de la nation infortunée étaient tragiquement peintes; le poète arménien Simon Erémian vient, pour exprimer sa gratitude au poète français, de lui dédier une pièce de vers, à laquelle Jean Aicard a répondu. Nous plaçons cette pathétique correspondance sous les yeux de nos lecteurs.

Rome, le 11 avril 1918.

M. Jean Aicard, de l'Académie française,

« Monsieur,

» C'est par les amis de l'Arménie que ma patrie espère une heureuse renaissance. Avec votre poésie *Arménie*, maintenant vous êtes plus cher que jamais. Par les amis seuls, l'Arménie respire encore.

» Maître, je n'ai rien à vous offrir que mes sympathies pour votre doux pays de France et cette poésie en prose dédiée à votre aimable souvenir.

» Veuillez agréer, etc.

« P.-SIMON ERÉMIAN. »



Les antiques cités d'Arménie.

Marche, ô caravane, vers la croix; la mort, une cloche en main annonce nos derniers soupirs. Exilés, notre coupe pleine d'espoir est déjà brisée dans la main de la mort.

P.-SIMON ERÉMIAN.

Au Poète de l'Arménie, P.-Simon Erémian.

O frère Arménien, sachant votre martyre, Je dis, ne sachant plus par quels mots l'honorer: « Comment trouves-tu, toi, des mots pour le redire, Comment retrouves-tu des pleurs pour le pleurer? »

Un cri sort du pré vert quand la faux tranche
[l'herbe,
Mais le pré nu se tait sous le pied du passant...
Toi, pour plaindre ton peuple, où trouves-tu ton
[verbe,
Quand ta langue est coupée et quand tu bois ton
[sang?

Cris dans la mort! sanglots muets! larmes taries!
Frère, dans quelle source as-tu plongé ton cœur
Pour l'offrir plein d'amour au Dieu bon que tu pries,
Quand tu saignes, broyé sous le hideux vainqueur?

Voix d'Arménie, à qui répond ma voix de France,
Tes chants en pleine mort sont un signe vivant;
Ton cœur, qui désespère, exalte l'espérance;
Il vibre dans la mort comme une palme au vent.

Tu revivras, et tu revivras dès ce monde;
Dieu remplira de gloire et d'amour tes tombeaux,
Peuple baigné cent fois dans ton sang qui t'inonde,
Toi qui, sous tant d'horreurs, pousses des cris si

18 avril 1918.

[beaux!

JEAN AICARD.
de l'Académie française